

**MARIO DE SÁ-CARNEIRO**

**POÈMES SANS SUPPORT**

*à Santa Rita Pintor.*



## ÉLÉGIE

Ô ma présence de satin,  
 Aux broderies couleur de rose,  
 Qui fus toujours adieu en moi  
 Lors d'une soirée silencieuse...

Ô doigts, longs doigts que j'ai touchés,  
 Mais dès que touchés, disparus...  
 Ô mes bouches tant attendues,  
 Et ne se sont jamais tendues...

Boulevards d'Europe, baisers,  
 Où je ne fus qu'un spectateur...  
 — Quel rêve las que mon amour ;  
 — Quelle poudre d'or, mes désirs...

Des mains pendant de la rembarde  
 Dans mon aspiration flottante...  
 En moi a fini tout clair de  
 Lune au fil d'un conte de fées...

Je fus quelqu'un qui se trompa  
 Trouvant plus belle son erreur...  
 Je maintiens le trône masqué  
 Où Pierrot je me suis sacré.

Et mes tristesses de cristal,  
 Et mes repentances piteuses  
 Sont aujourd'hui vieilles chasubles  
 Dans une lourde Cathédrale.

Ô pauvres trames de carmin  
 Qu'on rangea là pour un beau jour...  
 L'ombre dorée, qui s'est enfuie,  
 Ne reviendra jamais vers moi...

— Ô mes lettres jamais écrites,  
 Mes portraits que j'ai déchirés...  
 Les oraisons jamais priées...  
 Fausses mèches, fleurs et rubans...

Ô «petit-bleu» jamais reçu...  
 Les heures vagues au jardin...  
 L'anneau de baisers et d'ivoire  
 Que ses doigts n'ont jamais porté...

Convalescence affectueuse  
 Dans un hôpital blanc de paix...  
 La douleur meurtrie et douteuse  
 D'autres temps encor plus lilas...

Un bras qui vient nous réchauffer...  
 Livres colorés au chevet...  
 Ma tendresse frigorifiée —  
 Avoir toute la vie des nurses...

Ô grand hôtel universel  
 De mes frénétiques méprises,  
 Pourvu de chauffage-central,  
 D'escrocs, cocottes et tziganes...

Ô mes Cafés de grande vie  
 Et leurs danseuses bariolées...  
 — Hélas, mes souffrances ne sont  
 Que leur danse qui s'interrompt...

*Lisbonne — mars 1915*

## MANUCURE

Dans la sensation que je suis à polir mes ongles,  
 Soudaine sensation inexplicable de tendresse,  
 Je m'inclus tout entier en Moi — avec piété.  
 Sur ce me voilà bien tout seul dans ce Café:  
 De bon matin, comme toujours, et bâillant jaune.  
 De nouveau, les tables seules — ingrates  
 Et dures, coincées dans leur inélégance  
 Grossière, quadrangulaire, à la libre-penseur...  
 Dehors: journée de mai enluminée  
 Et soleil — jour brutal, provincial et démocratique  
 Que mes yeux délicats, raffinés, aiguisés et citadins  
 Ne peuvent tolérer — et que forcés ils ne peuvent  
 Supporter que dans la nausée. Toute ma sensibilité  
 S'offense de ce jour qui se doit d'avoir des chanteurs  
 Parmi les amis que de temps à autre je fréquente —  
 Basanés, naturels, aux moustaches fournies —  
 Et qui écrivent, mais ont un parti politique

Et assistent à des congrès républicains,  
Vont voir les dames, apprécient le vin rouge,  
Les pommes ou les fritures de sardines...

Et moi toujours pris par la sensation que je polis mes ongles  
Et les colore avec un vernis parisien,  
Je suis de plus en plus envahi de tendresse  
Jusqu'à en pleurer sur Moi-même...  
Mille couleurs dans l'Air, mille vibrations lancinantes,  
De brumeux plans déviés  
Déversant flèches, listes fluctuantes, disques souples,  
Parviennent délicatement à profiler pour moi  
Toute la tendresse que j'aurais pu avoir vécue,  
Toute la grandeur que j'aurais pu avoir éprouvée,  
Tous les décors qu'entre-temps Je Fus...  
Et voilà comment, peu à peu, se fait plus nette pour moi  
L'obsession souffreteuse d'un sourire  
Que de vagues miroirs ont reflété...  
Inflexion aérienne qui sinue...  
Léger frisson cristallisé...  
Déplacement inatteignable...  
Rapide étincelle atmosphérique...

Et tout, tout est ainsi pour moi conduit à travers l'espace  
Par le biais d'innombrables intersections de plans  
Multiples, libres, pivotants.

C'est là, dans le grand Miroir aux fantômes  
Que serpente et s'entrelace tout mon passé,  
Que s'écroule mon présent,  
Et que mon futur se fait déjà poussière...

Je pose alors mes limes,  
Mes ciseaux, mes godets de vernis,  
Les polisseurs de ma sensation —  
Et je délivre mes yeux devenus fous à cause de l'Air!  
Oh! pouvoir inhaler tout ce qui en lui s'incruste,  
Balayer sa Beauté — sans support, enfin! —  
Chanter ce qu'il remue, qu'il moule, qu'il imprègne,  
Qu'il propage et répand en vibrations;  
Subtilisé, perpétuel-successif à l'Infini!...

Quels enjoliveurs suspendus entre des ogives de ruines,  
Quels triangles solides brisés de par les nefs!  
Quelles hélices au dos d'un vol vertical!  
Quelles sphères gracieuses succédant à une balle de tennis! —  
Quelles blondes oscillations dès que rit la bouche de la joueuse...  
Quelles guirlandes rouges, quels éventails, dès que la danseuse russe,  
Mi nue, agite les mains fardées de Salomé

Sur une grande scène en Or !  
— Quelles dentelles tant d'autres ballets !

Ah ! mais quelles inflexions de précipice, stridentes, aveuglantes,  
Quels apex brutaux qui divergent, qui crissent,  
Dès que des coutelas d'apache s'entrechoquent  
De grand matin dans la froidure...

Et dans les gares et sur les quais d'embarquement,  
Les grandes caisses qui s'accumulent,  
Les valises, les ballots — *pêle-mêle*...  
Tout cela inséré dans l'Air,  
Cajolé par lui, séparé par lui  
En de multiples interstices  
En quoi je sens mon Âme divaguer !...

— Ô beauté futuriste des marchandises !

— Serpillère des ballots,  
Comme je voudrais Te prendre pour toge !  
— Bois des caisses,  
Comme j'aurais voulu planter mes dents en Toi !  
Et les clous, les cordes, les sangles... —  
Mais, par-dessus tout, comme elles dansent en étincelles  
Devant mes yeux enhardis de beauté,  
Les inscriptions de tous ces paquetages —  
Noires, rouges, bleues ou vertes —  
Cris de l'actuel et du Commerce & de l'Industrie  
En transit cosmopolite :

**FRAGILE ! FRAGILE !**

**843 — AG LISBONNE**

**492 — WR MADRID**

Avide, faisant cortège à la nouvelle Beauté atmosphérique,  
 Mon regard slalome sans cesse pris de frénésie pour l'absorber  
 Tout autour de moi. Et à quelles magies, en vérité, tout balancé  
 Par l'immense fluide insidieux,  
 Se livre-t-il, tout grotesque — véloce,  
 Impondérable, svelte, dissolu...  
 — Tiens, les tables... Eh-là ! Eh-là !  
 C'est là qu'elles vont toutes dans l'Air cabrioler,  
 En séries instantanées de carrés  
 Et là-bas — mais déjà, plus loin, en losanges détournés...  
 Et s'entrelacent les files indétressablement,  
 Et se mélangent aux tables les insinuations vagissantes  
 Des banquettes au velours vermeil  
 Qui, l'encerclant, courent le long de tout le Café...  
 Et, plus haut, en plans obliques,  
 Des symbolismes aériens d'héraldiques ténues  
 Illuminent les échiquiers des assises en paille  
 Des chaises qui, mal réveillées de leur sommeil horizontal,  
 À la va comme je te pousse, se hissent aussi dans la sarabande...

Mes yeux fardés de Nouveau,  
 Oui ! — mes yeux futuristes, mes yeux cubistes, mes yeux  
 intersectionnistes,  
 Ne cessent pas de frémir, d'absorber et irradier  
 Toute la beauté spectrale, transposée, succédanée,  
 Toute cette Beauté-sans-Support,  
 Déglingandée, immergée, variable à jamais  
 Et libre — en mutations continues,  
 En insondables divergences...

— Quant à ma tasse banale en porcelaine ?

Ah ! celle-là, elle s'épuise en galbes grecs d'amphore,  
 Elle s'élève à un pinacle de spirales  
 Que son rebord de frises d'or émet...

*C'est dans l'air que tout ondule ! C'est là que tout existe !...*

... Des longs verres polis qui se penchent sur la rue,  
 Sur le champ, parviennent des théories de pinacles hyalins  
 Qui brasillent de cristallisations brumeuses et diffuses.  
 Comme un rayon de soleil traverse la plus grande vitrine,  
 Elles dansent dans l'espace en le teignant de fantasmagories,  
 Lacets, boucles, flèches, ailes — dans la poussière multicolore —.

A P O T H É O S E .



Peine perdue! Il n'y a pas d'issue:  
 Se flagellent des plans dans mes oreilles, en cascates,  
 Pendant l'obscurité —  
 Plans, intervalles, brisées, sauts, clinamens...

— Ô magie théâtrale de l'atmosphère,  
 — Ô magie contemporaine — car nous seuls,  
 Ceux d'aujourd'hui, te carillonnons et en tremblons!

.....

Eh-là! Eh-là!  
 Que cingle le vrombissement des vibrations  
 Comme jamais à s'en exténuer en rythmes irisés!  
 Moi-même je me sens partir en transmission dans l'air, en écheveaux!  
 Eh-là! Eh-là! Eh-là!...

(Comme tout est différent  
 Déréalisé sous le gaz:  
 De libres penseuses, les tables fluidiques,  
 Diluées,  
 Sont devenues comme moi catholiques, et comme moi monarchistes!...)

.....

Serein.  
 Face à moi s'assied un étranger  
 Qui déplie le « Matin ».  
 Mes yeux, déjà tranquilisés par l'espace,  
 Les voilà qui, entrevoyant de loin les caractères,  
 Commencent à vibrer  
 Toute cette nouvelle sensibilité typographique.

Oh-là! gros normand des manchettes tout sensation!  
 Italique effilé des chroniques quotidiennes!  
 Romain corps-12, bien installé, bourgeois et confortable!  
 Gothiques, cursives, rondes, anglaises, capitales!  
 Minuscule type des petites annonces!  
 Mon elzévir aux courbes pédérastes!...  
 Et les ornements typographiques, les vignettes,  
 Les gros encadrés noirs,  
 Les « puzzles » frivoles de la ponctuation,  
 Les astérisques — et les guillemets... les accents...  
 Oh-là! Oh-là! Oh-là! ...



— Abécédaires anciens et modernes,  
Grecs, gothiques,  
Slaves, arabes, latins —,  
Eh-là-ho! Eh-là-ho! Eh-là-ho!...

(Hip-hip! Hip-hip-houp! nouvelle sympathie onomatopéique,  
Toute parfumée de la beauté alphabétique pure:  
Ouou-oum... kess-kressss... vliiiiim... tlinn... blong... flong... flak...  
Pâ-am-pam! Pam... pam... poum... poum... Hourrah!)

Mais l'étranger tourne la page,  
Lit les télégrammes de la Dernière-Heure,  
Aussi léger que la feuille du journal,  
Dans un tourbillon de lettres,  
Le monde entier repose dans ses mains!

— Hourrah! pour vous, ô industrie typographique!  
— Hourrah! pour vous, ô entreprises journalistiques!

**MARINONI LINOTYPE**

**Ö SECULO BERLINER TAGEBLATT**

**LE JOURNAL LA PRENSA**

**CORRIERE DELLA SERA THE TIMES**

**NOVOÏE VREMIÁ**

À la fin on déplie le feuillet des annonces...

— Ô émotivité zébrée de la Publicité,  
Ô esthétique futuriste — *up-to-date* — des marques commerciales,  
Des firmes et des slogans!...


 LE BOUILLON KUB  
 VIN DÉSILES PASTILLES  
VALDA  
 BELLE JARDINIÈRE  
 FONSECÁS,  
 SANTOS & VIANNA HUNTLEY & PALMERS **“RODDY”**  
*Joseph Paquin, Bertholle & C.<sup>ie</sup>*  
 LES PARFUMS DE COTY  
 SOCIÉTÉ GÉNÉRALE  
 CRÉDIT LYONNAIS  
 BOOTH LINE NORDDEUTSCHER LLOYD  
 COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS LITS  
 ET DES GRANDS EXPRESS EUROPÉENS

Et la belle ingénuité des firmes, SARL.

.....

.....

Tout cela, cependant, tout cela, je le réfère à nouveau à l'Air  
 Car toute cette Beauté y ondoie aussi:  
 Nombres et lettres, firmes et affiches —  
 Hauts-reliefs, ornementation!... —  
 Mots en liberté, sons sans-fil,

MARINETTI + PICASSO = PARIS < SANTA RITA PIN-  
 TOR + FERNANDO PESSOA  
 ALVARO DE CAMPOS

!!!!

Avant de me dresser il me souvient encore,  
 De cette merveille parisienne des comptoirs de zinc,  
 Dans les bars... je ne sais pourquoi...

— *Un vermouth cassis... Un Pernod à l'eau...*

— *Un amer-citron... une grenadine...*

.....  
 .....  
 .....

Je me lève...

— Défaite!

Au fond, en plus vif excès, il y a des miroirs qui reflètent

Tout ce qui oscille dans l'Air:

Plus beau dans leur perspective,

Mise en relief des plus subtiles...

— Ô rêve délié, ô clair de lune faux,

Au grand jamais dans mes vers je ne saurais chanter,

Comme j'en aurais eu l'appétence, jusqu'au spasme et jusqu'à l'Or,

Toute cette Beauté inatteignable,

Cette Beauté pure!

Je roule de moi jusqu'en bas d'un escalier...

Je cadenas mes mains,

J'oublie totalement l'idée que je les vernissais...

Et les dents qui grincent, les yeux en coin,

Sans chapeau, comme un possédé:

Je me décide!

Je cours alors vers la rue en sautillant et en criant:

— Houlà! Houlà! Houlà-ho! Hé! Hé!...

Toum... toum... toum... toum toum toum toum...

VLIHIMIINN...

BRRRROU-HA... BRRRROU-HA... BRRRROU-HA !...

FUTSCH ! FUTSCH !...

ZING-TANG... ZING-TANG...

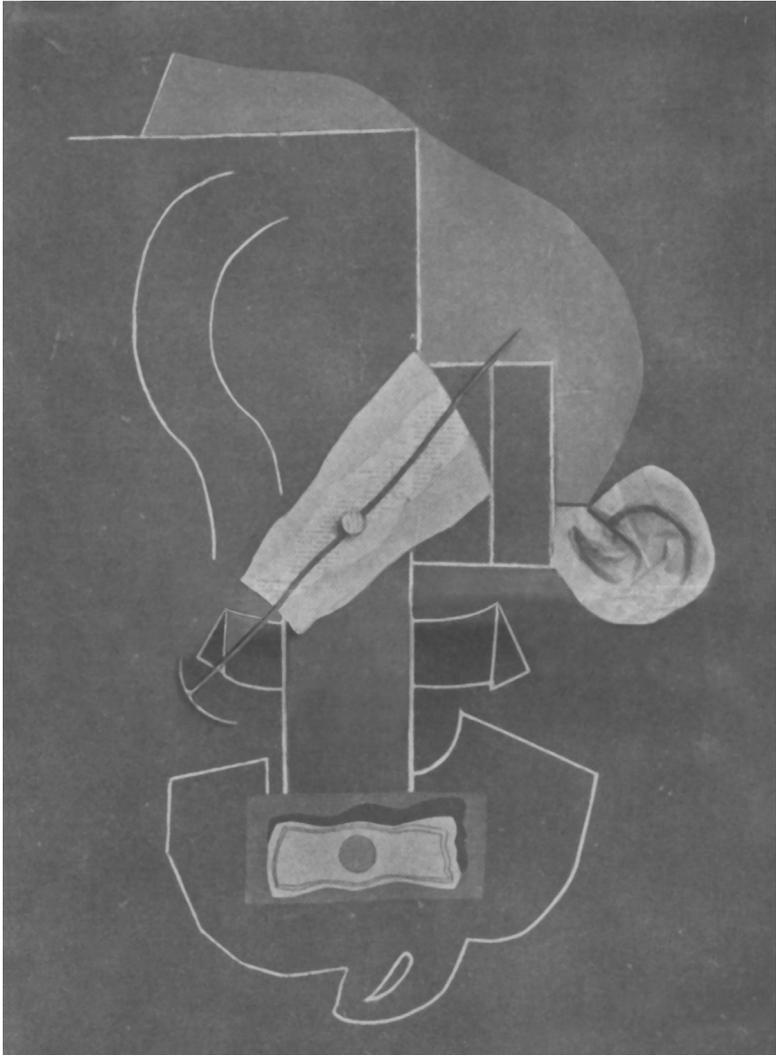
TANG... TANG... TANG...

**P'ROU OUT K K !...**

*Lisbonne — Mai 1915.*

**MARIO DE SÁ-CARNEIRO**





**SANTA RITA PINTOR.** — Compénétration statique intérieure d'une tête ≡ complémentarisme congénital absolu.  
PARIS ANNÉE 1913.

(SENSIBILITÉ LITHOGRAPHIQUE)

# POÈMES

D'UN ANONYME OU D'UNE ANONYME QUI DIT S'APPELER

**VIOLANTE DE CYSNEIROS**

**N.B. :** — Nous sont parvenus à la rédaction ces beaux poèmes qu'un anonyme talent malade a réalisés. Nous les publions, car ils en sont dignes, et peut nous chaut la personnalité vitale d'où ils peuvent bien émaner. Toute œuvre d'art est la justification d'elle-même.

*Orpheu.*

À ALVARO DE CAMPOS,  
LE MAÎTRE.

Dans la nuit noire et antique  
Seule lumière, le Phare :  
Soit jaune, couleur soleil,  
Soit vermeille, une ennemie.

Dans le sein noir et profond  
De la nuit dormant, ténèbres,  
Le Phare est un Autre Monde,  
Soit sanglotant, soit riant.

Dans la nuit noire, in fine,  
Tout est limité à lui :  
Seul le phare est bien réel !

Nulle fin pour les ténèbres,  
Ô sensation infinie,  
— Me voilà mon Propre Phare !

*Juin, 1915.*

\*

\*            \*

Toute mon Âme se prend  
À cette forme de grâce ;  
Ce n'est pas en forme vive  
Mais en Ligne qu'elle passe.

Toute mon Âme se prend,  
Bat des Ailes — puis s'envole...  
C'est comme l'ombre lointaine  
De cette Ligne qui passe.

La vie n'est rien que l'Espace  
Qui va de la Ligne même  
À son ombre dans un trait.

Quand la Mort sera voisine,  
Fondues dans le même espace  
Tout sera la même Ligne.

*Juin, 1915.*

À ALVARO DE CAMPOS,  
LE MAÎTRE.

*I*

Au-delà de ces montagnes  
Il n'est ni oiseaux, ni sources,  
Ni rivières, ni prairies,  
Ni mas parmi les collines.

Au-delà de ces montagnes  
Il n'est nul secret de sources,  
Ni Ombres dans les Allées,  
Ni herbages, traces, soies.

Au-delà de ces montagnes  
Il n'est pas d'arches de ponts,  
Ni mains fines de donzelles,  
Ni lacs, barques ou gréments.

*II*

Au-delà de ces montagnes  
Il n'existe que l'Espace !  
Espace et temps sont des Ponts  
Que Dieu tient dans son giron.

Ponts qui relie en Absents  
Infini, Éternité.  
Sensations, c'est le Présent,  
Et y vit la Vérité.

Le Passé n'est pas passé,  
Le Futur m'est interdit :  
Car toujours Présent je suis  
En quoi je Fus, Suis, Serai.

*Juin, 1915.*

*À M. MARIO DE SÁ-CARNEIRO.*

À l'instant comme je brodais  
M'a piqué sur le bout des doigts  
L'aiguille avec quoi je brodais...

La soie dans toute sa blancheur,  
Aussi blanche que tous mes doigts,  
Cette soie-là qui était blanche  
Reçut des coquelicots rouges...

En effet le sang de mes veines  
Créait des coquelicots rouges...

Mais si seuls et si étrangers !

*Juin, 1915.*

*À M. FERNANDO PESSOA.*

Non, rien en moi n'est nécessaire  
Pas même ce qui fut rêvé,  
Ô chapelets de mon rosaire  
Dans un rêve non achevé.

Tout est tellement fait de Moi...  
Rien que ce lointain, mon passé,  
Et un rêve sans fin ni loi  
Tel qu'un Autre l'aurait rêvé.

Je croise mes bras. Je me tais.  
J'entends une voix douloureuse  
Sonner en Moi pour l'évoquer.

Ô Marin ! Ô Île Perdue !  
Mon sens est dès que je le rêve  
La vérité de la vie, nue.

*Juin, 1915.*

À M. ALFREDO PEDRO GUISADO.

Sur des mystères en allés  
 Me suis dressée courbée, debout,  
 De mon corps j'ai fait des sens fous  
 Dans un rêve de Salomé.

Courbés les yeux endoloris...  
 Courbées les mains, courbés les bras...  
 Tout mon corps débris et éclats  
 De tous les miroirs de tout sens...

J'ai dansé... Dansé... Et Me Voir  
 Toute dressée courbée, debout,  
 Tel était le sens d'Être-Moi.

Présente au fond de mon regard,  
 Je fus une Autre Salomé  
 Qui fut Moi dansant sur le tard.

*Juin, 1915.*

À M. CÔRTES-RODRIGUES.

Je passe dans le monde et essaie de le vivre,  
 Je passe dans le monde et cherche à le sentir,  
 Et toute la couleur ici de mes cheveux  
 Est le fait de le voir et de le posséder.

Je passe dans le monde et cherche à le rêver,  
 Utilisant une manière de le vivre,  
 Et tout le sens que j'ai à trop le regarder  
 Tient dans le sens commun consistant à le voir.

De plus ce n'est qu'en Moi que je me concrétise,  
 Et tout le Rêve alors qu'a pu rêver ma vie  
 C'est dans ce Rêve-là que je le réalise.

Et toujours pour avoir été en Moi Présent,  
 Mon Être tout entier vient trouver ses limites  
 Dans le fait que Je Suis Moi véritablement.

*Juin, 1915.*

*À MOI-MÊME**CELLE D'IL Y A DEUX ANS.*

Mes mains sont effilées,  
Blancs fuseaux en hermine,  
Où tu filas, sans plus filer,  
Tout le Rêve de ton estime.

Mes mains sont effilées,  
Mes ongles sont des roses  
Et j'y mets tous les jours  
L'onguent dont tu usais.

Quand Je me mets à les polir  
Y transparâit, quel fou désir,  
Ta bouche appliquée à sourire...

Mais en forme de i mes doigts  
Disent cette longue distance  
Qui s'étend de Moi jusqu'à Toi.

*Juin, 1915.*

**VIOLANTE DE CYSNEIROS**

PLUIE OBLIQUE

---

POÈMES INTERSECTIONNISTES

DE

**FERNANDO PESSOA**



## PLUIE OBLIQUE

*I*

Passe à travers ce paysage mon rêve d'un port infini  
 Et la couleur des fleurs fait disparaître les voiles de grands navires  
 Qui s'éloignent du quai entraînant sur les eaux en guise d'ombre  
 Les silhouettes sous le soleil de ces vieux arbres-ci...

Le port que je rêve est sombre et pâle  
 Et ce paysage est inondé de soleil de ce côté-ci...  
 Mais dans mon esprit le soleil de ce jour est un port assombri  
 Et les navires qui s'en vont du port ces arbres sous le soleil...

Libéré en double, je me suis abandonné du haut du paysage...  
 La silhouette du quai est la route éclatante et calme  
 Qui se relève et se dresse tel un mur,  
 Et les navires s'en vont à l'intérieur des troncs des arbres  
 D'après une horizontalité verticale,  
 Et laissent tomber des amarres dans l'eau le long des feuilles une à une  
 jusqu'au fond...

Je ne sais qui je me rêve...  
 Soudain toute l'eau de mer du port est transparente  
 Et je vois au fond, comme une estampe énorme qui s'y trouverait dépliée,  
 Ce paysage-ci tout entier, alignement d'arbres, route en feu au beau milieu  
 de ce port-là,  
 Et l'ombre d'une nef plus ancienne que le port s'en allant  
 Entre mon rêve du port et ma vision de ce paysage  
 Et s'approchant de moi, et pénétrant bien loin en moi,  
 Et s'en allant de l'autre côté de mon âme...

*II*

S'illumine l'église à l'intérieur de la pluie de ce jour,  
 Et chaque cierge qui s'allume est une recrudescence de pluie frappant le  
 vitrail...

Cela me réjouit que d'entendre la pluie parce qu'elle est le temple allumé,  
 Et que les vitraux de l'église vus de dehors sont le bruit de la pluie entendu  
 de dedans...

La splendeur du maître-hôtel c'est moi ne pouvant presque pas voir les collines

À travers la pluie qui est cet or si solennel sur la nappe de l'autel...  
Retentit le chant du chœur, latin et vent me secouant tout ce vitrail  
Et l'on perçoit l'eau chuintier dans le fait qu'il y a un chœur...

La messe est une automobile qui passe

À travers les fidèles qui s'agenouillent sur la réalité qui a fait ce jour triste...

Un vent soudain secoue d'un surcroît de splendeur

La fête de la cathédrale et le bruissement de la pluie absorbe tout

Jusqu'à ce qu'on n'entende plus que la voix du prêtre eau se perdre au loin  
Avec le bruit des roues d'automobile...

Alors s'éteignent les lumières de l'église

Dans la pluie qui s'achève...

### III

Le Grand Sphinx d'Égypte rêve en plein cœur de ce papier...

J'écris — je suis troublé de voir la pointe de ma plume

Être le profil du roi Khéops...

Tout à coup j'arrête...

Tout s'est obscurci... Je tombe dans un gouffre fait de temps...

Je suis enseveli sous les pyramides tout à écrire des vers à la claire lueur  
de ce chandelier

Et l'Égypte entière m'écrase de tout son long à travers les traits que je  
forme avec ma plume...

J'entends le Sphinx rire à l'intérieur

Le son que fait ma plume courant sur le papier...

Une main énorme traverse mon incapacité à la voir,

Balaie tout vers le coin du plafond qui se trouve derrière moi,

Et sur le papier où j'écris, entre lui et la plume qui écrit

Gît le cadavre du roi Khéops, qui me regarde les yeux grands ouverts,

Et entre nos regards qui se croisent coule le Nil

Et une allégresse de barques pavoisées vient errer

Le long d'une vague diagonale

Entre moi et ce que je pense...

Funérailles du roi Khéops en vieil or et en Moi!...

### IV

Quels tambourins le silence de cette chambre!...

Les murs sont en Andalousie...

Il y a des danses sensuelles dans l'éclat fixe de la lumière...

Soudain tout l'espace se fige...,  
 Se fige, glisse, se délie...,  
 Et dans un coin du plafond, beaucoup plus loin que là où il se trouve,  
 De blanches mains ouvrent des fenêtres secrètes  
 Et il y a des bouquets de violettes qui tombent  
 De la présence d'une nuit de printemps là dehors  
 Sur ma posture aux yeux fermés...

## V

Au dehors passe un tourbillon de soleil les chevaux du carrousel...  
 Arbres, pierres, collines dansent immobiles au fond de moi...  
 Nuit absolue dans la foire illuminée, clair de lune en plein jour de soleil  
 au dehors,  
 Et toutes les lumières de la foire changent en bruit les murets du jardin...  
 Des bandes de jeunes filles la cruche sur la tête,  
 Qui s'avancent au dehors, gorgées d'être sous le soleil,  
 Croisent de grandes cohues poisseuses de gens qui déambulent dans  
 la foire,  
 Gens tout mélangés aux lumières des baraques, à la nuit, au clair de lune,  
 Et les deux groupes se rencontrent et se pénètrent  
 Jusqu'à n'en former qu'un seul qui est les deux...  
 La foire et les lumières de la foire et les gens qui déambulent dans la foire,  
 Et la nuit qui se saisit de la foire et la soulève dans les airs,  
 S'avancent au-dessus des frondaisons de ces arbres gorgés de soleil,  
 S'avancent bien visibles au bas des rochers qui luisent au soleil,  
 Apparaissent de l'autre côté des cruches que les filles portent sur leur tête,  
 Et tout ce paysage de printemps est la lune sur la foire,  
 Et toute cette foire en bruits et lumières est le sol de ce jour de soleil...

Tout soudain quelqu'un secoue cette heure double comme dans un tamis  
 Et, confondue, la poussière des deux réalités tombe  
 Sur mes mains remplies de gravures de ports  
 Avec de grands navires qui s'en vont et ne pensent pas à revenir...  
 Poussière d'or blanc et noir sur mes doigts...  
 Mes propres mains sont les pas de cette fille, là-bas, qui abandonne la foire,  
 Toute seule et comblée comme le jour d'aujourd'hui...

## VI

Le chef d'orchestre secoue sa baguette,  
 Alors languide et triste la musique jaillit...

Il me souvient de mon enfance, de ce jour lointain  
 Où je jouais près d'un muret de jardin  
 En y jetant une balle qui portait d'un côté  
 La glissade d'un chien vert, et de l'autre côté  
 Un cheval bleu galopant sous un jockey jaune...

S'avance la musique, et voici que dans mon enfance  
 Tout soudain entre moi et le chef d'orchestre, muret blanc,  
 La balle va et vient, tantôt chien vert,  
 Tantôt cheval bleu sous un jockey jaune...

Tout le théâtre est mon jardin, mon enfance  
 Se trouve en tout lieu, et la balle revient jouant de la musique  
 Une musique triste et vague qui se promène en mon jardin  
 Vêtue d'un chien vert devenant jockey jaune...  
 (Si rapide tourne la balle entre moi et les musiciens...)

Je la lance contre mon enfance et elle  
 Traverse de part en part le théâtre qui s'étend à mes pieds  
 Toute à jouer avec un jockey jaune et un chien vert  
 Et un cheval bleu qui apparaît au-dessus du muret  
 De mon jardin... Et la musique lance des balles  
 À mon enfance... Et le muret du jardin est fait de gestes  
 De baguette et de rotations confuses de chiens verts  
 Et chevaux bleus et jockeys jaunes...

Le théâtre tout entier est un mur blanc de musique  
 Sur lequel un chien vert court aux trousses de ma *saudade*  
 De mon enfance, cheval bleu monté par un jockey jaune...

Et d'un côté à l'autre, de droite à gauche, de droite à gauche,  
 De là où se dressent les arbres et du milieu des branches qui soutiennent  
 les cimes  
 Avec des orchestres qui jouent cette musique,  
 Vers là où il y a des lignes de balles dans la boutique où j'ai acheté  
 la mienne  
 Et l'homme de la boutique sourit au milieu des réminiscences de mon enfance...

Et la musique cesse comme un muret qui s'effondre,  
 La balle roule dans le précipice de mes rêves interrompus,  
 Et du haut d'un cheval bleu, le chef d'orchestre, jockey jaune en train  
 de noircir,  
 Remercie, déposant sa baguette sur la ligne de fuite d'un muret,  
 Et s'incline, souriant, une balle blanche au-dessus de la tête,  
 Balle blanche qui disparaît en dévalant son dos...

8 mars 1914.

**FERNANDO PESSÔA.**